



Mouchette

de Robert Bresson

Fiche technique

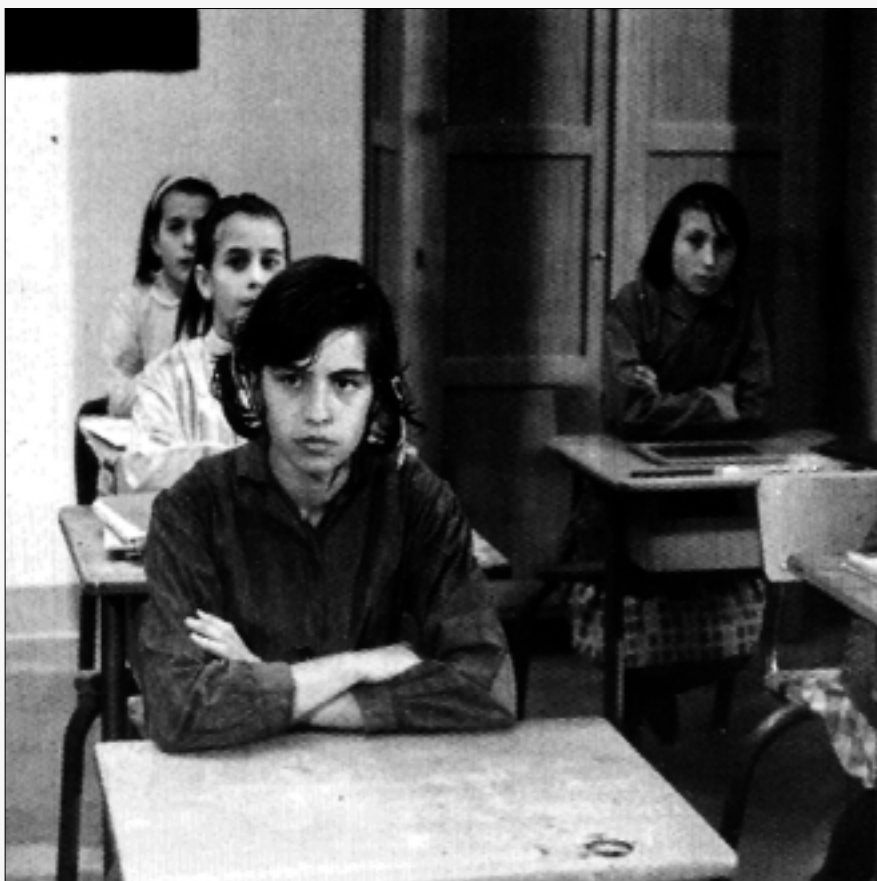
France - 1967 - 1h20

Réalisateur :
Robert Bresson

Scénario :
Robert Bresson d'après *La nouvelle histoire de Mouchette* de Georges Bernanos

Photo :
Ghislain Cloquet

Interprètes :
Nadine Nortier
J. C. Guilbert
Maria Cardinal
Paul Hébert
Jean Vimenet



Nadine Nortier

Résumé

Fille d'un ivrogne, misérable et chétive, Mouchette vit en solitaire. Un soir, en rentrant de l'école, elle est violée par un braconnier, Arsène. Sa mère meurt. Le garde-chasse interroge Mouchette sur Arsène, accusé d'avoir dynamité l'étang. Elle affirme qu'il est son amant, puis, revêtue d'une robe de mousseline blanche, elle va se jeter dans l'étang.

Critique

Moins élaboré que d'autres œuvres de Bresson sur le plan de l'expression, ce film n'en impressionne pas moins par sa vérité psychologique : le besoin d'aimer d'une pauvre fille condamnée à la solitude et à la misère. Bresson n'est jamais aussi à l'aise que dans ses adaptations de Bernanos. Ici *La nouvelle histoire de Mouchette* lui a permis, de son propre aveu, de mettre en évidence "la misère et la cruauté. Celle-ci est partout : les guerres, les camps, les tortures, les assassinats".

Jean Tulard
Guide des films

L E F R A N C E

Fuit-il la littérature, lui qui revient à Bernanos pour **Mouchette** (1967), adaptation de *La nouvelle histoire de Mouchette* (qui n'a rien à voir avec **Sous le soleil de Satan**, où une terrible jeune fille porte le même nom) ? Sûrement pas. L'histoire atroce et scandaleuse d'une gamine de quatorze ans, villageoise accablée par la misère de sa famille, brimée à l'école, solitaire, malheureuse, violée par un braconnier épileptique et qui se réfugie dans la mort, existait dans le cri indigné du romancier que Bresson est, dit-on alors, le seul cinéaste capable de comprendre et de traduire à l'écran. (Maurice Pialat sera attaqué, au nom de Bresson, en 1987, pour son film **Sous le soleil de Satan**). Mais **Mouchette** est un film d'orgueil : l'orgueil de Bresson, calcinant son sujet, ses personnages, son style, moins, cette fois, pour une ascèse spirituelle que pour une dureté dédaigneuse.

Jacques Siclier
Le cinéma français n°1

Une certaine musique de l'âme

Tout de suite, la musique intervient. Présence immédiate à laquelle Bresson accorde un rôle majeur : elle révèle, elle annonce. Elle provoque la transparence des choses. Dans le filigrane du spectacle se dessine l'image que Bresson entend nous faire découvrir : dans la patiente ingéniosité laborieuse d'un condamné à mort qui ne peut pas ne pas s'évader, une messe heureuse à force de certitude et de sérénité dans le braiment de l'âne une sonate toute de tendresse et de mélancolie dominée ; dans l'abjecte misère de Mouchette un Magnificat au bord du triomphe déchiré. Comme pour **Un condamné à mort s'est échappé** ou **Au hasard Balthazar**, la musique donne la clef de **Mouchette**. Cette clef c'est l'indication d'un itinéraire. Itinéraire évidemment spirituel : comme il s'agissait d'aller du travail manuel à la messe, du braiment à la sonate, il s'agit d'aller de la misère au Magnificat.

Partir de la misère. La voir, cette misère. S'y plonger. Elle est sordide. Bernanos en a dénoncé la férocité soumoise avec de beaux frémissements dans la violence. Bresson a fait sien cette violence musclée. Il donne à voir l'ivrognerie épaisse, le vice dans son ingénuité, la méchanceté des mômes, la brutalité des adultes, l'étroitesse des idées, l'ignorance, la bêtise, la répugnance et l'hostilité qu'inspire la misère sous prétexte qu'elle conduit à ce que les honnêtes gens appellent le péché.

Solides rasades de gros-qui-tache ; rivalité entre braconnier et garde-chasse pour les beaux yeux d'une torchonneuse de bistrot ; crise d'épilepsie et viol de gamine dans une cabane forestière ; chaude vulgarité de la foire ; une brute alcoolique pour père, une mère qu'habitent la maladie et bientôt la mort ; suicide terminal de la gamine. Rien n'y manque. Tous les éléments sont réunis du réalisme le plus redoutable : celui du drame paysan. N'accusons pas Bresson ; tout cela se trouve dans le roman. Mais Bernanos n'est pas Zola, encore moins Pérochon. Mouchette ? Rien à voir avec Nène. Pas plus que chez Bernanos, le réalisme paysan, chez Bresson, ne peut respirer. Il s'asphyxie - affaire d'altitude.

Cet air des cimes s'appelle le style. Il ne peut y avoir de réalisme paysan là où il n'y a pas de réalisme tout court, et il n'y a pas de réalisme tout court, pour la bonne raison que le style de Bernanos et celui de Bresson ne relèvent pas du réalisme. C'est tout. Bernanos a beau s'appliquer à pasticher le langage parlé de ses paysans (concession à laquelle Bresson ne daigne même pas consentir), ce n'est pas cette réalité qui l'intéresse parce que la réalité compte moins pour lui que la vérité. Enfin : ce que lui, Bernanos, catholique, entend par vérité. Et qui est identique pour Bresson de la même famille spirituelle que Bernanos. C'est-à-dire : au travers du réel, une certaine musique de l'âme. La messe, la sonate ou le Magnificat. Mozart, Schubert ou Monteverdi.

Jean-Louis Bory
Le Nouvel Observateur (15/03/67)

Si l'expression "écrire en images" peut s'adapter à un film, c'est bien à celui-là. Dès l'ouverture le spectateur est saisi par la précision d'une admirable photographie, une succession rapide de plans dont aucun n'est inutile. Bresson refuse, dit-il, les acteurs, la mise en scène et même le dialogue limité à de rares échanges sommaires de courtes phrases prononcées sur un ton monocorde. Mais tout est dans les regards et le jeu des mains, dans les moindres objets, et surtout dans les bruits (...)

Samuel Lachize

Robert Bresson

On a dit de lui que son idéal était un écran blanc pendant qu'une voix monocorde lirait en off *Le discours de la méthode* de Descartes. Cet ancien peintre, qui travailla longtemps comme scénariste, signa pourtant, à ses débuts, trois beaux films sous le patronage de trois grands écrivains : **Les anges du péché**, scénario et dialogues de Giraudoux, **Les dames du bois de Boulogne**, libre adaptation d'un conte de Diderot ; **Le journal d'un curé de campagne**, version fidèle du roman de Bernanos. Trois beaux films que renie plus ou moins Bresson. Soucieux de travailler avec des acteurs non professionnels qu'il peut mieux plier à ses exigences, s'orientant dans le sens d'une dédramatisation totale et d'un dépouillement quasi ascétique, il produit des films d'un abord de plus en plus austère. Truffaut remarque que "son cinéma est plus proche de la peinture que de la photographie" et Jean Mitry observe que Bresson est "le styliste le plus janséniste du cinéma français. Il a tendance à l'abstraction et à l'universalisation. Il ne craint pas d'appauvrir volontairement son style, qui n'est pas dessèchement, comme on l'a dit, mais ascèse. Sa thématique essentielle est le thème visuel des murs nus, thème spirituel corrélatif de la pureté". Ce sens de la peinture, bien vu par Truffaut est illustré par **Quatre nuits d'un rêveur** transposition de Dostoïevski dans le Paris d'aujourd'hui. Le thème du mur nu s'affirme en revanche dans l'univers carcéral d'**Un condamné à mort s'est échappé** et du **Procès de Jeanne d'Arc** Ce que résume Bresson en rappelant : "Le cinéma est mouvement intérieur". Les peintres dont il pourrait se réclamer sont Vermeer ou Philippe de Champaigne, non Rembrandt ou David, les musiciens Bach et Mozart, non Weber ou Beethoven. A qui veut saisir cette exigence de pureté née d'un total dépouillement, il convient de renvoyer

aux *Notes sur le cinématographe* publiées par Bresson en 1975.

Guide des Films

Filmographie

Les affaires publiques	1934
Les anges du péché	1943
Les dames du bois de Boulogne	1944/45
Le journal d'un curé de campagne	1950
Un condamné à mort s'est échappé	1956
Pickpocket	1959
Le procès de Jeanne d'Arc	1962
Au hasard Balthazar	1966
Mouchette	1967
Une femme douce	1969
Quatre nuits d'un rêveur	1971
Lancelot du Lac	1974
Le diable probablement	1977
L'argent	1983

Documents disponibles au France
 Positif n°85 - Juin 1967
 Dossier de presse
 Avant-scène n°80